



**HAL**  
open science

# Comment étudier les inégalités sociales? L'exemple de Paris et Moscou

Patrick Gaboriau

► **To cite this version:**

Patrick Gaboriau. Comment étudier les inégalités sociales? L'exemple de Paris et Moscou. Egalitarisme et inégalités dans les pays de l'EST - Héritage, recomposition et critiques, Atelier franco-polonais de sciences sociales, Université de Varsovie/EHESS, Institut français, Varsovie, Dec 2003, Varsovie, Pologne. 12 p. halshs-00006656

**HAL Id: halshs-00006656**

**<https://shs.hal.science/halshs-00006656v1>**

Submitted on 14 Jan 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *Journées d'études*

### « Egalitarisme et inégalités dans les Pays de l'Est - Héritage, recomposition et critiques »

5 & 6 Décembre 2003, Varsovie

Organisées par l'Atelier de formation aux sciences sociales EHESS – Varsovie

## COMMENT ÉTUDIER LES INÉGALITÉS SOCIALES ?

### L'exemple de Paris et Moscou

**Patrick Gaboriau<sup>1</sup>**

Chercheur CNRS

Dans cet article je voudrais montrer que l'inégalité se présente en terme de rapports de force où les vues sur le monde social jouent un rôle essentiel. Pour le chercheur en sciences sociales, il s'agirait, à divers niveaux, d'étudier ces rapports de force.

La question que je me pose est la suivante : comment peut-on étudier les inégalités sociales ? J'en parle ici en ethnologue, à partir d'expériences de terrain en France et en Russie.

#### 1. UNE COMPARAISON DE PARIS ET MOSCOU

En 1990 j'ai commencé une étude sur le terrain auprès d'un groupe de personnes sans logis, de clochards, à Paris. Mon idée était d'étudier des gens à la rue, de mieux savoir comment ils vivaient, ce qu'ils pensaient. Quelle était leur optique ? Était-elle entièrement originale ? ou en continuité avec d'autres milieux sociaux ? Pendant vingt-et-un mois j'ai passé mes journées avec ce groupe de gens sans logis, et publié en 1993 un livre sur ce thème « Clochard, L'univers d'un groupe de sans abri parisiens ». Mon idée donc était d'aborder la vie à la rue, pas les « SDF », pas la « pauvreté » ou les « pauvres », pas « l'exclusion » ou « l'inégalité ».

Après 1993, j'ai commencé la lecture des documents d'archives sur les personnes sans logis. De nombreux documents concernent les années 1880-1910, j'ai écrit un livre sur cette

---

<sup>1</sup> Ethnologue, chercheur au CNRS, membre du Laboratoire d'Anthropologie Urbaine, Ivry-sur-Seine. Email : [patgaboriau@wanadoo.fr](mailto:patgaboriau@wanadoo.fr)

période (« SDF à la Belle Epoque », publié en 1998) tout en lisant les textes des XIXe et XXe siècles en rapport avec « la pauvreté ».

L'ethnologie consiste à aller sur le terrain et à effectuer des études directes, conduites de première main. L'observation participante objectivante consistait à partager mon temps avec un groupe à la rue, sans avoir de questions à poser ou de schémas préétablis, sans faire d'entretiens, sans être concerné par un problème général : comme celui de la pauvreté. En se souciant avant tout des personnes et de leurs points de vue – éléments indispensables pour construire des interprétations.

L'ethnologue se méfie des « concepts » tous faits, comme celui de la « banlieue », de la « pauvreté », des « SDF ». Il préfère poser lui-même les questions et les problèmes au fur et à mesure du terrain effectué. Le raisonnement ethnologique ne consiste pas à aller dans le sens de ce qui se dit, ou à débattre de ce qui se débat, mais à questionner ces présupposés, à poser un point de vue, avec l'indépendance d'esprit que favorise l'approche directe des comportements humains.

En 1998, devenu chercheur au CNRS, j'ai commencé un travail de terrain régulier en Russie. Chaque année, depuis cette date, j'ai passé deux mois à Moscou. J'ai choisi cette ville parce qu'auparavant, en 1982-83, en tant qu'étudiant français, j'y avais vécu six mois. Brejnev dirigeait alors le pays, et Andropov lui avait succédé. Bref, comme beaucoup de chercheurs, les changements sociaux m'intéressaient. J'avais à l'époque, en 1982-83 rédigé un journal de terrain détaillé, et je souhaitais constater de visu les changements et les continuités, dans la ville, dans ses espaces, dans les mentalités. A chacun de mes séjours j'ai rédigé quelques deux cents ou trois cents pages de journal de terrain. La recherche est actuellement en cours. Je m'intéresse à divers thèmes, mais parmi ceux-ci j'ai commencé l'ethnographie de groupes de personnes à la rue et effectué des entretiens auprès de gens variés, notamment des personnes en situation de pauvreté, des « vieux » qui vivent dans des appartements communautaires. Et par là, le problème des égalités et des inégalités traverse mes travaux, autant en France qu'en Russie.

## **2. POURQUOI NOTRE ORDRE INSTITUÉ EST-IL INÉGALITAIRE ?**

Une des grandes questions de la sociologie du XXe siècle a été : pourquoi notre ordre (ou mieux : la dialectique de l'ordre et du désordre) social est-il inégalitaire ?

Le communisme aura été une des réponses possibles à cette question. Nous retrouvons ici l'histoire de la Russie, qui a été la mise en application d'une des réponses possibles. Pour Proudhon ou Marx, la propriété privée est une des raisons de l'inégalité. Le communisme suppose son abolition. Dès lors que la propriété cessera d'exister, alors les inégalités cesseront. (Bien sûr il n'en est rien, les inégalités de rang, de revenu, de prestige restent.)

D'autres explications étaient possibles. Pour Engels ou Durkheim, la division du travail explique les inégalités. Dans les sociétés complexes, la différenciation du travail se fait peu à peu, et donc les inégalités s'installent. (Mais il y a là une confusion : une confusion entre la division du travail et le prestige lié à celle-ci.)

La sociologie, comme connaissance méthodique, commence peut-être lorsque se pose la question de la légitimité des pouvoirs<sup>2</sup>. Avec Jean-Jacques Rousseau le problème est posé. Dans son essai de 1754, intitulé « Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes », Jean-Jacques Rousseau inverse la problématique dominante. Ce n'est pas l'inégalité qui est naturelle estime-t-il, c'est l'égalité. Il n'y a pas d'ordre naturel de rang, c'est

---

<sup>2</sup> Voir ce qu'en dit R. Dahrendorf dans un article intitulé « On the origin of inequality among men » (dans Bêteille, 1969, pp. 16-44).

l'inverse, l'ordre naturel c'est l'égalité.

Avec Aristote, tout était simple (et une telle vue persistera plus d'un millénaire) : si les gens occupent des places sociales différentes, c'est parce que la nature le veut. « Les hommes sont libres et esclaves par nature (...). L'homme et la femme sont par nature tel que le premier est supérieur au second. » Si vous ne pensez pas comme ça, vous êtes barbare, et « par nature » les barbares et les esclaves, c'est identique. Cette idée : s'il y a des inégalités, c'est la nature, c'est naturel, ou c'est voulu par Dieu, va durer des siècles. Inutile de dire qu'elle permet de justifier tout ordre dominant.

Le point de vue de Jean-Jacques Rousseau ouvre d'autres perspectives. Si l'ordre naturel est l'égalité, si « l'homme commence (...) par s'éprouver identique à tous ses semblables<sup>3</sup> » comme l'écrit Claude Lévi-Strauss parlant de Rousseau, alors l'ordre inégalitaire est institué historiquement et il est possible de le changer.

Les penseurs du 19<sup>ème</sup> siècle vont se poser les deux questions qui en découlent :

D'une part, il s'agit de rechercher pourquoi notre ordre institué est inégalitaire.

D'autre part, si l'inégalité est instituée, si elle n'est pas naturelle, il est alors envisageable de revenir à cet état naturel supposé, une utopie est envisageable – une de ces utopies, ce sera le communisme soviétique. L'ordre social apparent est peut-être un grand désordre, et il est possible d'en changer le type d'organisation et les modalités.

Mais un élément a été écarté. Si l'inégalité n'est pas liée à la propriété privée, si elle n'est pas non plus une conséquence de la division du travail, peut-être est-elle liée au fonctionnement social lui-même, l'inégalité appartient peut-être aux rapports de force qui sont fonctionnels dans une société.

### 3. LE MODÈLE AMÉRICAIN DU LIBÉRALISME

Des utopies traversent nos sociétés. L'utopie communiste a été remplacée par les valeurs du modèle libéral venu des Etats-Unis. Aujourd'hui l'Europe devient un espace ouvert à l'économie libérale. Un entrepreneur américain de passage à Moscou me disait en l'an 2000 : « je n'ai jamais vu pour les entreprises une société aussi libre qu'en Russie. » Désormais, l'argent est roi, à Moscou le dollar définit le montant de toutes les transactions sérieuses. Et avec des dollars, c'est « la liberté » : des logements luxueux existent, « comme à l'ouest », des restaurants de prestige pour hommes d'affaires... Tout s'achète et tout se vend, et pour l'homme d'affaires c'est la situation idéale.

Ce « libéralisme économique » est véhiculé comme une forme de « liberté » - vous connaissez la comparaison : dans un poulailler, le renard libre avec des poules libres. Et le modèle libéral dit que tout le monde peut devenir le renard libre du poulailler. Il faut « faire croire », faire croire aux gens que chacun peut entreprendre, que c'est l'initiative individuelle qui sort gagnante. Bref, c'est au nom d'une forme d'égalité imaginée qu'on organise une société construite sur le sacrifice de certains groupes.

Les groupes sacrifiés sont composés de ceux qui ne sont pas utiles pour le marché.

Le premier groupe, ce sont les personnes âgées. Les vieux n'ont plus de valeurs sur le marché du travail. Ils sont de la vieille école. Alors à Moscou, on en voit, édentés, avec des sacs à provision presque vide. Sans relations ni famille, de nombreux vieux ne peuvent acheter que des choux, des pommes de terre, de la kacha et du thé. Combien sont-ils ? Difficile de le savoir. De toutes façons ils meurent moins âgés que dans les pays de l'ouest. Mais là encore les statistiques sont discutées.

---

<sup>3</sup> Claude Lévi-Strauss, « Jean-Jacques Rousseau, fondateur des sciences de l'homme », *Anthropologie structurale II*, Paris, Plon, 1973, p. 50.

Le second groupe, ce sont les enfants. L'enfant n'est pas utile pour le marché. Alors s'il n'a pas l'appui des parents, il se retrouve en situation de grande précarité. A l'extrême, c'est la misère des enfants à la rue, généralement à proximité des gares (près des trois gares de la place Komsomolskaia à Moscou) – à la merci de tous les trafics, de la pédophilie à la prostitution –, misère aussi des enfants qui ont volés trois pommes et se retrouvent dans des centres pour les délinquants.

Le troisième groupe est composé des personnes sans formation : ceux qui ne peuvent obtenir un emploi rémunéré correctement, un emploi qui permet de bénéficier de l'accès au « modernisme » international : à internet, aux dollars. A l'extrême ils se retrouvent à la rue, en situation de « sans logis ». Comment dénombrer ces sans logis ? Aucune statistique sérieuse n'arrive à le faire, ni en France ni en Russie.

Pour ces groupes, et notamment les vieux, c'était « mieux avant », comme ils disent, « avant » c'est-à-dire durant la période soviétique. « Avant », les gens ne voyaient guère les différences sociales. Les privilèges existaient, mais ils n'étaient guère ostentatoires. C'était des privilèges cachés. Pour un membre de base du Parti Communisme, dans les années 1980, le privilège c'était par exemple de pouvoir avoir acheter des pommes de terre et des choux moins pourris que pour les autres consommateurs, mais pourris quand même. Même les magasins pour les étrangers (les *béριοzkis*) avaient des façades discrètes, comme cachées pour le citadin russe. Désormais, le privilégié n'a plus besoin de se cacher : il peut montrer sa richesse et exposer son « style de vie »<sup>4</sup>. Et puis il faut dire aussi qu'« aujourd'hui » nombre de personnes sont amnésiques sur l'« avant » qu'elles tendent à idéaliser. Car « avant » c'était surtout les queues pour acheter les aliments de base, « avant » c'était de devoir passer quelques heures, voire une nuit d'attente dans la rue, pour acheter un jean. « Avant » se caractérisait par ce mot clé de la Russe soviétique : déficit (*defitsit*). Et d'une certaine façon, le déficit c'était l'inégalité généralisée.

En revanche, pour le jeune qui a une formation scolaire, pour celui qui espère devenir « renard », pour l'ancien *apparatchik* reconverti plus tôt que les autres au modèle du libéralisme, le monde social apparaît ordinaire, « comme partout » (c'est « comme partout » entend-on souvent à Moscou). « Comme partout », c'est-à-dire comme à l'ouest, comme en France ou en Allemagne. Je suis souvent surpris en Russie, les milieux privilégiés semblent ne pas voir les « pauvres ». Cela fait parti d'une organisation sociale : les citoyens intériorisent les valeurs dominantes. Les villes sont organisées comme pour ne pas voir : les centres villes de Moscou ou de Saint Petersburg sont modernes, il faut se rendre à la périphérie, faire ses courses pour commencer à « comprendre » que tout n'est pas si « rose ». L'aveuglement de nombreuses personnes montre à quel point la domination sociale est efficace.

#### **4. « L'INÉGALITÉ », C'EST LA BRUTALITÉ ET, SUBJECTIVEMENT, LA SOUFFRANCE**

A partir de quel point de vue et en fonction de quels critères pouvons-nous aborder les dynamiques inégalitaires ? Considérer l'inégalité « vue du bas » permet de sortir des redondances du discours qui tend à s'enfermer dans une conception morale : l'égalité serait « mieux ». Sur ce point, par souci d'objectivation, l'étude des personnes en situation de domination sociale extrême, par exemple les personnes sans logis (en français les SDF ou les

---

<sup>4</sup> Golenkova, Z.T., « Osnovnye tendentsii transformatsii sotsial'nyh neravenstv », dans : V.A. Iadov (éd.), *Rossia, Transformiroiouchcheesia obchtchestvo*, Moscou, Kanon-Press-Ts, 2001. pp. 90-103.

clochards, en russe les bomjej), paraît pertinente. Pourtant en position marginalisée, elles occupent, comme les sans papiers ou les prostituées, une place centrale pour comprendre l'organisation globale, le fonctionnement et les valeurs d'une société. Nous pouvons considérer ces groupes comme centraux pour la signification et les questions qu'ils posent à nos « démocraties ».

Deux approches permettent ensuite de construire des arguments convaincants. Nous pouvons considérer les effets généraux, les tendances, ou les probabilités statistiques. Nous regardons alors les choses de haut, comme vu du ciel. C'est le cas lorsque nous étudions les chiffres moyens (parfois pertinents, mais pas toujours). Ainsi, que signifie cette expression : « le salaire moyen en Russie est de 3069 roubles (soit 100 dollars environ) par mois » en l'an 2000 ? Comment peut-on connaître le salaire moyen puisque la plupart des gens sont payés au noir, de main à main, et qu'en outre beaucoup exercent plusieurs professions et disposent de compléments de revenus qui ne sont pas déclarés ? Ainsi le policier russe pourra arrondir ses fins de mois en verbalisant quelques étrangers qui circulent en voiture, ainsi le médecin qui exerce à l'hôpital pourra recevoir des dons de ses clients, ou exercer en soirée auprès d'une clientèle privée et se faire ainsi un revenu peut-être dix fois supérieur à ce qu'il dira si vous lui demandez son revenu.

L'inégalité peut se considérer en fonction de ceux qui en subissent les effets. Elle se comprend aussi, pensons-nous, « vue du bas », en fonction des brutalités qu'elle véhicule et des souffrances qu'elle provoque. Tout va bien pour le « nouveau riche » (les russes disent « novie rouskie ») qui vient d'acheter une splendide maison entourée d'une palissade en bois, tout va bien pour celui qui se déplace dans une voiture 4x4 aux glaces fumées. Dans son point de vue la société russe tend à l'égalité, les progrès en ce sens sont constants. Dans les sociétés démocratiques, sur le plan des discours tout le monde semble d'accord pour établir « plus d'égalité » ou au moins « pour combattre les inégalités ». Ainsi l'article 14 du Code Pénal Russe dit que la justice est fondée sur « l'égalité devant la loi » - ce qui est pourtant contradictoire avec ce qui se fait, puisqu'il est courant pour un accusé, avant son procès, de verser un pot de vin à ses juges<sup>5</sup>. (De même en Inde, société fortement marquée par la hiérarchie des castes, la constitution se veut en faveur d'une « société sans classe et sans caste ».) Pour la grand-mère qui habite une pièce dans un appartement communautaire délabré, pour l'ouvrier qui vit de son seul salaire, le problème se pose autrement. La tendance à l'égalitarisme, qui paraît aller de soi pour celui qui bénéficie du système, paraît alors moins évidente.

Tenir un discours méthodique, disons scientifique, c'est parfois énoncer son ignorance ou son doute sur ce qui prend l'apparence de chiffres ou de statistiques objectives. L'ignorance se cache souvent sous l'aspect de chiffres. N'oublions pas la fonction politique des chiffres : nos gouvernants aiment bien se donner l'illusion de savoir. Ils veulent pouvoir montrer noir sur blanc que les choses évoluent « dans le bon sens » et laisser croire que leur autorité n'est pas l'imposition d'un rapport de force mais une instance neutre, comme un balancier qui rétablirait des équilibres et protégerait les plus démunis. Trop d'instituts de statistiques – ces organismes sont généralement liés à des Ministères du gouvernement en place - sont là pour appuyer cette thèse. Il s'agit de laisser penser qu'il y a un « progrès », sous entendu que la société évolue vers « plus d'égalité ».

L'étude des statistiques complète l'approche directe des comportements humains. Les traits et les tendances doivent se penser avec les observations de la vie quotidienne. Quand un économiste parle du « panier de la ménagère », c'est une sorte d'abstraction sans incarnation, loin des marchés réels où se rend l'homme ou la femme qui achète des légumes, loin du

---

<sup>5</sup> Je dispose sur ce point de nombreux témoignages directs de gens qui ont été jugés. Les sommes versées obligent souvent à un endettement. Dans certains cas il a fallu donner aux juges l'équivalent de neuf mille euros.

marché que fréquente la grand-mère que j'observais, à Moscou, le 12 mai dernier, près du métro Proletarkaja, et qui acheta deux petites tomates (et pas trois tomates car c'était trop cher, elle me l'a dit), et deux petites qu'elle pesa soigneusement avant de les prendre, parce que deux grosses tomates étaient aussi trop chères. C'est une scène que j'ai observée presque tous les jours.

## 5. L'ÉTUDE DE FORMATIONS SOCIALES

L'inégalité peut s'étudier à plusieurs niveaux. Il me semble qu'il paraît pertinent de l'aborder à diverses échelles par l'étude de formations sociales. Une formation sociale, c'est un groupe, un assemblage constitué, temporaire ou durable. De la sorte il paraît possible d'étudier les inégalités au niveau le plus large, celui de l'Etat et de la comparaison entre les Etats, en passant par les niveaux institutionnels. La ville est une formation sociale. Et en arrivant aux unités plus restreintes, aux associations, à la famille, aux groupes d'amis<sup>6</sup> (l'étude des micro-formes me semble aussi particulièrement intéressantes).

Cette approche suppose d'associer diverses disciplines – notamment la sociologie et l'anthropologie - en les voyant comme complémentaires. Cela permet de considérer le plus large et le plus restreint. Autant l'Etat que les voisins de paliers ou les groupes de personnes sans logis. A chacun de ces niveaux il serait possible d'étudier les dynamiques égalitaires/inégalitaires. Pour chacun d'eux, il conviendrait de reprendre le problème dans son ensemble, de voir comment se posent les relations et les rapports de force.

Ainsi, entre les unités que sont les pays il y a des rapports de force. Les dirigeants français ne peuvent pas dire aux dirigeants russes que leur politique en Tchétchénie est inadmissible : la Russie vend du pétrole en Europe. Ils doivent donc modérer leurs propos critiques. Le « niveau de vie », plus ou moins élevé, chiffré par le Produit Intérieur Brut par habitant, est comme un indice de crédibilité. Et ainsi les Etats sont étagés, comme hiérarchisés les uns par rapport aux autres.

A l'échelle des « voisins de palier », disons du voisinage – pour prendre l'échelle la plus restreinte -, des changements notables sont survenus depuis la perestroïka. Alors qu'à l'époque soviétique, le voisin était d'un niveau social équivalent, aujourd'hui il peut exister de fortes différences. Des logements cossus, refaits à neuf, côtoient les appartements délabrés, avec des tuyauteries qui fuient. Le voisinage dit aussi les écarts qui se creusent.

Une ville peut être une autre unité. Il est ainsi possible de comparer Moscou et Saint Pétersbourg. Moscou ville plus riche, où s'implante 80% des entreprises étrangères qui viennent en Russie. Mais d'autres unités à échelle humaine sont importantes. Par exemple, la famille (si originale en Russie, plus souvent qu'en France composé de trois générations), les unités d'habitation, les quartiers (les « micro-rayons » qui s'inscrivent dans une politique de l'habitat et de l'architecture, et tendent à se différencier socialement : le centre et l'ouest de Moscou sont des « quartiers riches », avec, est-ce un hasard, la même géographie spatiale qu'à Paris, où le centre et l'ouest sont les quartiers « bourgeois »), les groupes de travail, les communautés religieuses, les amis avec qui on fait du sport... Ces unités constituent des formations sociales. Dans celles-ci se rejouent les mécanismes égalitaires/inégalitaires qui s'additionnent et se cumulent.

Dans chacune de ces instances il existe des mécanismes de surveillance et de contrôle, des formes de punition. Au niveau de l'Etat, la prison est une de ces instances. En Russie, en proportion de la population, le nombre de prisonniers est sans équivalent en Europe. Le seul pays où le taux d'emprisonnement est équivalent, ce sont les Etats-Unis. Rappelons que la

---

<sup>6</sup> Voir sur ce point les travaux de Norbert Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?* Paris, Pandora, 1981.

prison concerne surtout les plus pauvres d'une société, comme l'a montré Loïc Wacquant. En France il y a 89 prisonniers pour 100 000 habitants, en Pologne 150, en Russie 594, soit six fois plus qu'en France, et quatre fois plus qu'en Pologne. La Russie reste un pays d'enfermement massif. En mai 1999, il y avait plus d'un million de prisonniers (population carcérale : 1 038 000). Le chiffre a diminué en l'an 2000, il est passé à 891 000 en novembre 2002<sup>7</sup>.

## 6. L'INÉGALITÉ IMPLIQUE UNE VUE MORALE

La question des égalités et des inégalités (je préférerais peut-être dire des égalités et des hiérarchies) pose de nombreux problèmes. Pour trois raisons essentielles elle est difficile à penser.

La première difficulté est liée au vocabulaire pour dire les « différences » : dans les langues indoeuropéennes, le terme « égal » (ravnyj en russe, równy en polonais, equal en anglais) est ambigu. La notion évoque l'égalité absolue, l'identique (en ce sens, Aristote écrit : « le juste, selon la conception démocratique, c'est que chacun ait une part égale numériquement »<sup>8</sup>), et l'égalité approximative, la similitude relative. Egal veut dire parfois « similaire », « le même » (similaire, like et similar en anglais ; pochożjij, podobnyj en russe ; podobny en polonais), ou simplement l'équivalent.

La seconde difficulté vient du fait qu'un point de vue moral est associé à la conception égalitaire. Dans les démocraties, nous pensons qu'il est préférable de défendre l'égalité, que ce soit l'égalité des chances ou des droits. Mais c'est un enjeu politique. Le soutien à des dynamiques inégalitaires est, politiquement, plutôt « à droite » ; le soutien à des dynamiques égalitaires tend à être « de gauche ». Dans l'abstrait, un accord semble exister : nous sommes « pour » l'égalité, être « pour l'égalité » c'est vouloir se battre « contre l'injustice », cependant cela ne veut pas dire que nous entendons la même chose sous le mot « égalité ».

De façon plus générale, la troisième et dernière difficulté tient à notre conception anthropologique. Avec l'égalité nous défendons un idéal des rapports entre les individus qui nous paraît « naturel ». C'est l'idéal humaniste, l'idéal chrétien, l'idéal démocratique. Une personne en vaut une autre. « L'amour de la démocratie est celui de l'égalité » écrit Montesquieu.

L'inégalité invite à se poser en instance de leçon (incite à énoncer « ce qui ne va pas ») et de redistribution (à dire « ce qu'il faudrait pour rétablir d'égalité »). Or le problème est de tenter de sortir du point de vue moral. Comment est-il possible d'objectiver certaines formes de constructions sociales qui reposent sur des rapports sociaux différentiels ?

## 7. DIVERSES ÉCHELLES D'ÉTUDE DES INÉGALITÉS

L'étude de l'inégalité, et c'est ce qui la caractérise, se pose à différentes échelles. L'inégalité n'est pas un ordre naturel, ce ne sont pas seulement les conditions historiques qui l'expliquent, c'est autant la dynamique des intérêts divergents et convergents qui existent dans toute société, c'est la tension inévitable liée aux rapports de force. Les enjeux et les intérêts, conscients et inconscients, ne sont pas les mêmes pour tous.

---

<sup>7</sup> Loïc Wacquant, *Les Prisons de la misère*, Paris, Raisons d'Agir, 1999.

<sup>8</sup> Aristote, *Politique*, VI, 2. 1317.

Aborder l'inégalité à différentes échelles, c'est vouloir ne pas passer à côté d'une de ces caractéristiques essentielles. Ce n'est pas seulement la différence dans la répartition qui définit l'inégalité, c'est surtout un autre élément qu'il ne faut pas oublier. Ce qui définit l'inégalité, c'est la souffrance des gens qui la subissent et la jouissance de ceux qui, par leur situation de domination, en bénéficient. Dès lors qu'on élude la souffrance, il est possible pour ceux qui dominent de faire croire qu'une logique objective de structure oblige à dépasser les soucis quotidiens : il est possible à Poutine de faire croire que des logiques impliquent des souffrances en Tchétchénie ou des sacrifices d'otages dans un théâtre de Moscou. Quand on évacue la souffrance il est possible de faire croire que les structures objectives dictent des actes, alors qu'en fait ce sont des logiques de rapport de force, pour garder ou consolider un pouvoir, qui sont aussi et autant motrices. Si elles sont observables à partir de données objectives et subjectives, en rapport avec la souffrance, comment est-il dès lors possible d'analyser les inégalités sociales ?

Il ne s'agit pas seulement d'étudier les illusions qu'une société aime se donner à elle-même. Ainsi, alors que la politique du gouvernement français tend à réprimer davantage les pauvres, le discours officiel est celui de l'égalité des chances qu'il faut renforcer. Ainsi, à l'époque soviétique, la criminalité était considérée comme une spécificité des pays capitalistes : « En 1975 (...), il est écrit dans la Grande encyclopédie soviétique que le crime organisé a été anéanti en Union soviétique et que les infractions commises témoignent uniquement de la persistance des 'séquelles de la mentalité capitaliste' chez certains individus.<sup>9</sup> » La compréhension méthodique suppose de remettre en question, comme le dit Jacques Revel, « la nature des critères de classification »<sup>10</sup>. Pour cela revenir aux brutalités sociales réelles paraît être une bonne méthode : les brutalités observables dans les relations objectives qu'une ethnographie peut dévoiler, autant que les brutalités des structures que l'analyse sociologique dévoile.

Lorsque le chercheur étudie l'optique de ceux qui gouvernent, il étudie des points de vue et des discours, des principes plutôt que des réalités. Sur le plan des principes, pour les milieux dominants il convient de « faire croire » : faire croire qu'on s'évertue à résorber les inégalités résiduelles, faire espérer que la situation va s'améliorer, et surtout masquer les avantages obtenus par les rapports de force favorables qu'assure une position politique dominante. Le souci de la domination est celui de l'inertie classificatoire – conserver les positions sociales en les considérant comme étant l'« ordre » opposées au désordre.

Des séries d'observations ethnographiques peuvent aussi « typer » une société. Car l'événementiel dit aussi les inégalités. Par exemple j'ai noté sur mes journaux de terrain :

- (18 août 2001) Vu aujourd'hui un infirme sans jambes qui, le corps sur un chariot, se déplaçait à l'aide de deux fers à repasser qui semblaient en plastique (moins lourd que le fer).

- (8 octobre 2001) Dans le métro, un gamin de neuf ou dix ans fait la mendicité. Les gens lui donnent de la monnaie. Une femme lui donne un billet de dix roubles. C'est un gamin seul, qui porte, outre un pull sale, des bottes de caoutchouc et un pantalon bouffant usé et trop large.

- (12 juin 2002) Ma voisine a un gros chien. Les Russes, ont des gros chiens (sans doute pour montrer qu'ils sont suffisamment riches pour les nourrir). Chez nous, c'est la mode du chien

---

<sup>9</sup> Alexis Berelowitch et Jean Radvanyi, *Les 100 portes de la Russie, De l'URSS à la CEI, les convulsions d'un géant*, Paris, Ed. de l'Atelier, Ed. ouvrières, 1999, p. 64.

<sup>10</sup> Jacques Revel, *Jeux d'échelle, La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard, Seuil, 1996, p. 23.

de poche, du chien fragile et délicat.

- (18 mai 2003) Vu aujourd'hui une jeune fille d'une dizaine d'année sur un fauteuil roulant très vieux et grinçant, avec un pneu crevé.

## 8. INÉGALITÉS ET VALEURS

La façon la plus immédiate de s'intéresser à l'inégalité est de comparer les revenus, ou plus largement les ressources, les biens, ou encore le niveau de vie (ce sont toujours des catégories économiques), de diverses catégories sociales. La méthode la plus simple consiste à étudier des distributions de richesse, leur relative augmentation ou diminution pour tel ou tel groupe considéré. Pour cela il faut des statistiques et des chiffres.

La difficulté consiste à savoir si l'on compare des faits ou des valeurs. Si, avec imprudence parfois, nous pourrions dire que dans tel pays, les revenus sont distribués de façon plus égalitaire que dans tel autre ; il est difficile, au niveau européen, de dire que telle ou telle société met davantage en avant les valeurs égalitaires. Tout dépend de qui parle et à qui.

Enfin, il faut souligner un fait essentiel : insister seulement sur la dynamique de l'égalité et de l'inégalité revient à oublier un élément essentiel. Sur ce point les travaux de Claude Grignon et Jean-Claude Passeron sont importants<sup>11</sup>. Les deux auteurs insistent sur les espaces d'autonomie symbolique qui existent malgré la domination sociale. Autrement dit, dans les espaces dominés, lorsque des gens subissent les souffrances et les brutalités de l'inégalité, ils n'en continuent pas moins d'avoir des valeurs et un mode de vie spécifique qu'il est utile et intéressant d'étudier. Un monde de valeurs prend forme, sur lequel il convient d'insister autant que sur les moments dominés. Ainsi les personnes qui vivent à la rue, malgré la misère de la vie quotidienne, connaissent des moments de plaisir, font des « petites fêtes », ont un langage spécifique...

C'est malgré la domination sociale – malgré les inégalités qui s'imposent et se reproduisent –, souvent dans « l'oubli » de celle-ci, que se construisent des attitudes et des valeurs originales. Claude Grignon et Jean-Claude Passeron soulignent que, certes, l'oubli de la domination ne signifie pas que celle-ci soit absente. Cependant cet « oubli » fût-il illusoire, a des effets qui sont bien réels. A savoir qu'un univers particulier se constitue et se dit. Il se dit dans des valeurs culturelles, des façons de faire et de vivre, des expressions qu'un bref exposé ne permet pas d'aborder en détails. Il se dit par le rire et le sarcasme de ceux qui subissent les inégalités. Il se dit par les attitudes corporelles, les goûts. Il se dit par des valeurs populaires dont parle Mikhaïl Bakhtine dans son beau livre sur François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et à la Renaissance<sup>12</sup>. Il se dit par le corps, par les attitudes physiques et les mimiques.

Cependant cette approche, marquée par le relativisme culturel, dont la tendance extrême serait le « populisme », doit être contrebalancée par une autre vue, qui étudie la domination sociale et les rapports de force, et dont la tendance extrême serait le « misérabilisme ». Car s'ils ont des valeurs, si leur langue a une histoire, il faut souligner

---

<sup>11</sup> Voir Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Paris, Gallimard/Le Seuil, 1989.

<sup>12</sup> Consulter Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.

aussi les souffrances de l'existence de ceux qui subissent « les inégalités ». Les souffrances liées à la domination sociale qui impose en partie ses schémas, ses vues, sa répression, son humiliation, son organisation.

L'inégalité c'est, pour un pays ou une formation sociale, de rendre possible et d'accepter pour certains de ses membres des conditions d'exploitation ou d'humiliation.

## 9. LA QUESTION DU SENS

Vous connaissez les valeurs de la France : « Liberté, égalité, fraternité ». Chaque société aime se donner des illusions. La thèse interprétative la plus simple consisterait à dire que chaque société a tendance à se penser très égalitaire alors qu'en réalité elle est très inégalitaire. Il est simple de le montrer à partir de nombreuses statistiques. Les revenus sont inégaux, les accès aux soins et à la santé ne sont pas les mêmes en fonction de la position sociale occupée, le pouvoir n'est pas identique, et le prestige est inégalement réparti. Sur le plan de la popularité et des revenus, il est mieux d'être Zidane, footballeur talentueux, plutôt qu'un poète de génie ou qu'un chirurgien compétent.

L'égalité a été pensée comme source : Morgan pense que les « sauvages » ne connaissent pas les classes, la propriété ou les inégalités. Les Pays de l'Est ont expérimenté l'utopie de l'égalité comme aboutissement, avec le stade idyllique du communisme, que plus personne n'attendait à l'époque de Brejnev. L'égalité comme développement, ce serait peut-être le propre de la démocratie. Elle repose aussi sur l'illusion du progrès. Tocqueville déjà annonçait l'influence de la démocratie sur les mœurs et les points de vue. Il soulignait par exemple la montée de l'individualisme. A Moscou, je suis souvent surpris par l'esprit collectif, l'attitude individualiste paraît encore un égoïsme.

Au niveau des discours, chacun s'accorde pour dire que l'inégalité est « intolérable ». Notre président de la République considère que « la fracture sociale est inadmissible ». La sensibilité moderne suppose une forme de compassion. Mais de quel ordre est le drame de l'inégalité ? Et que faut-il transformer pour qu'elle s'amodrisse ? A ces questions les réponses divergent. Pour les uns, fatalistes, les inégalités sont inévitables, pour d'autres, il convient seulement de les diminuer. La sensibilité moderne suppose une forme ou l'autre de compassion, mais le plus souvent celle-ci n'est pas suivie d'action. De fortes inégalités choquent le sentiment démocratique, cependant, elles existent, et nos dirigeants continuent de dire que « les situations des plus pauvres (par exemple celle des SDF) sont intolérables » tout en montrant qu'ils peuvent tout à fait se satisfaire de la situation telle qu'elle est. Ainsi, des gens meurent chaque année à la rue, en France, en Pologne ou en Russie, dans le dénuement le plus absolu. Pour les milieux dominants il s'agit aussi de diminuer les risques de révolte. Et, pour un gouvernant, dire qu'on agit pour résorber les inégalités est une obligation de discours, pour continuer à gouverner.

La Russie d'aujourd'hui nous paraît être ni une société en déclin économique, ni une société où la pauvreté serait l'unique tendance. Ce n'est pas non plus une société « en transition » - qui irait irrésistiblement de A vers B, B étant le « modèle » de l'Europe de l'ouest. C'est une société hiérarchisée, avec des circuits différenciés, avec une mise en place d'un ordre/désordre économique libéral et d'une organisation politique qui permet le fonctionnement des formes de reproduction sociale.

## BIBLIOGRAPHIE

BERELOWITCH, Alexis, WIEVIORKA, Michel. *Les Russes d'en bas*. Paris, Le Seuil, 1996.

BETEILLE, André. (éd.) *Social inequality*. Harmondsworth, Penguin Books, 1969.

- « Inequality and equality », in Ingold, Tim (ed.). *Companion encyclopedia of anthropology. Humanity, culture and social life*. London; New York, Routledge, 1994, pp. 1010-1039.

BOUGLE, Célestin. *Essais sur le régime des castes*. Paris, Alcan, 1935 (1<sup>ère</sup> éd. 1908).

BOUGLE, Célestin. *Les idées égalitaires. Etude sociologique*. Paris, Félix Alcan, 1899.

CASTEL, Robert. *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*. Paris, Fayard, 1995.

CLEMENT, Karine. *Les ouvriers Russes dans la tourmente du marché. 1989-1999 destruction d'un groupe social et remobilisations collectives*. Paris, Ed. Syllepse, 2000.

DUMONT, Louis. *Homo hierarchicus. Le système des castes et ses implications*. Paris, Gallimard, 1966.

ENGELS, Friedrich, MARX, Karl. *La première critique de l'économie politique. Ecrits de 1843-1844*. Paris, Union Générale d'Éditions, 1972.

GABORIAU, Patrick. *Clochard. L'univers d'un groupe de sans-abri parisiens*. Paris, Julliard, 1993.

- *SDF à la Belle Epoque. L'univers des mendiants vagabonds au tournant des XIXe et XXe siècles*. Paris, Desclée de Brouwer, 1998.

- « Les discours sur la misère », *Encyclopaedia Universalis*, Universalis 2000, pp. 242-244.

- (direction, avec Daniel Terrolle). *Ethnologie des sans logis. Etude d'une forme de domination sociale*. Paris, L'Harmattan, 2003.

GEREMEK, Bronislaw. *La potence ou la pitié. L'Europe et les pauvres du Moyen Age à nos jours*. Trad. du polonais par Joanna Arnold-Moricet. Paris, Gallimard, 1987 (1<sup>ère</sup> éd. 1978).

IADOV, V.A. (éd.). *Rossia. Transformirouïouchtcheesia obchtchestvo*. Moscou, Kanon-Press-Ts, 2001.

IASTREBOV, A. *Bogatstvo i bednost'. Poeziia i proza deneg*. Moscou, Agraf, 1999.

KAPUŚCIŃSKI, Ryszard. *Imperium*. Paris, Plon, (coll. 10/18), 1993.

LEVI-STRAUSS, Claude. *Anthropologie structural II*. Paris, Plon, 1973.

McFATE, Katherine, LAWSON, Roger, WILSON, William Julius (éds.). *Poverty, inequality*

*and the future of social policy. Western States in the new world order.* New York, Russell Sage Foundation, 1995.

« Moscou 2001. Odyssée de la Russie. » *Critique* 644-645, janvier-février 2001.

OULD-AHMED, Pepita. « Logiques économiques de la fragmentation monétaire. L'expérience de la Russie post-socialiste », *Journal des anthropologues* n° 90-91, 2002, pp. 261-282.

*Postijenie. Sotsiologiia. Sotsial'naia politika. Ekonomitcheskaia reforma.* Moscou, Progress, 1989.

PROKOFIEVA, Lidia, GRICHANOV, Vladimir, KORTCHAGINA, Irina. « Pauvre commune et marché à la marge. Les conditions de logement dans la Russie urbaine des années 1990 », *Les Annales de la Recherche Urbaine* n° 93, 2003, pp. 77-85.

REVEL, Jacques. (éd.) *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience.* Paris, Gallimard ;Le Seuil, 1996.

RIABOUCHKIN, T.V., OSIPOV, G.V., ANDREENKOV, V.G. et als. *Sovetskaja sotsiologiia.* Moscou, Naouka, 1982. 2 volumes.

ROUSSEAU, Jean-Jacques. « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes », *Œuvres complètes.* Paris, Gallimard (coll. « La Pléiade »), 1964.

TICHKOV, V.A. *Etnologiia i politika.* Moscou : Naouka, 2001.

TOCQUEVILLE, Alexis de. *La démocratie en Amérique.* Paris, Flammarion, 1981. 2 vol.

WILSON, William Julius. *When work disappears. The world of the new urban poor.* New York, Alfred A. Knopf, 1996.